

Former des agents de changement

éduquer, former, réussir ensemble



APPROCHES COOPERATIVES N°2

“La seule voie qui offre quelque espoir d'un avenir meilleur pour toute l'humanité est celle de la coopération et du partenariat.” Kofi Annan

<https://approchescooperatives.com>

Novembre 2019

TABLE DES MATIERES

Editorial : Acteurs de changement	3
Récit : De l'animation à l'émancipation	7
Décryptage : La Nouvelle-Calédonie 1970, un territoire à deux visages	21
Dossier : La cartographie participative	28
L'invité du mois : Philippe Missotte	41
Les Solexos : Il faut sauver Bufo Bufo !	49
A coups de crayon : Le grand remplacement	62
Librairie en ligne : Deux nouvelles publications	63



Pendant leurs séjours en tribu, les équipes de stagiaires confrontent leurs découvertes sur leur propre culture avec Jean-Marie Tjibaou, directeur adjoint du Centre de Formation d'Animateurs (CeFA).. Cf. "Récit" page 5.

Approches Coopératives : revue bimestrielle, 6 publications par an.

Directeur de la publication : Dominique BENARD, approchescooperatives@gmail.com

Comité éditorial : Hector CARRER, Biorn MAYBURY-LEWIS, Eduardo MISSONI, Philippe MISSOTTE, Michel SEYRAT.

Abonnement : <https://approchescooperatives.com/fr/categories/francais/abonnement-annuel>

EDITORIAL

Acteurs de changement

Par Dominique Bénard

Le numéro 1 d'Approches Coopératives avait pour thème le partenariat jeunes-adultes et l'émancipation des jeunes. Ce numéro aborde la question de l'émancipation des peuples.

Le fil conducteur, c'est l'itinéraire singulier de notre ami Philippe Missotte. Jeune typographe, chef scout coopté dans l'équipe nationale des Scouts de France, il a été un des initiateurs de la réforme pédagogique, qui en 1964 a réintroduit les méthodes coopératives - par l'intermédiaire de la pédagogie du projet - dans le programme éducatif des Scouts de France, avec la création de la branche des Pionniers (14-18 ans). Envoyé en mission en Nouvelle-Calédonie pour former les responsables locaux, il fut remarqué par le Secrétaire Général du Territoire qui lui proposa de prendre la

responsabilité d'un programme de formation d'animateurs de jeunes avec pour mission de s'intéresser particulièrement aux jeunes kanak.

Comme beaucoup de populations autochtones, les Kanak, en Nouvelle-Calédonie, ont été chassés de leurs terres et marginalisés par l'arrivée des colons européens. Philippe a créé un centre de formation d'animateurs de jeunesse avec le concours de Jean-Marie Tjibaou, qui allait devenir un des leaders du parti indépendantiste Kanak. Cette rencontre a été déterminante pour sa vie personnelle. Passionné par la culture singulière du peuple Kanak, il a formé une génération de leaders, acteurs de changement dans leur communauté. Le point culminant de leur action fut l'organisation d'un grand festival de promotion de la

culture Kanak, jusqu'alors méprisée et méconnue : "Mélanesia 2000". Transformé par cette aventure, Philippe reprit des études de sciences sociales, obtint un doctorat et contribua au développement du "Collège Coopératif", un centre universitaire original orientée vers la promotion des approches coopératives et la recherche-action, dont il devint Directeur en 1994.

Quarante ans après , le peuple Kanak a pris une place incontournable dans le développement et l'avenir de la Nouvelle-Calédonie.

Le "Récit" de Philippe nous montre comment les approches coopératives peuvent s'attaquer aux murs de la marginalisation et de l'exclusion.

Le "Dossier" présente une méthode originale encore peu connue, utilisée par ceux qui aident les peuples autochtones à lutter contre l'accaparement de leurs terres, la "cartographie participative".

Elle peut se définir, au sens large, par la création de cartes par les populations locales, afin de les amener à prendre

conscience des richesses naturelles, culturelles, individuelles et sociales de leur territoire.

La cartographie participative a permis l'émergence d'une nouvelle approche du développement fondée non plus sur l'analyse des problèmes et des besoins mais sur la mise en évidence des ressources. L'approche fondée sur les besoins conduit à la passivité et à l'assistance, l'approche fondée sur les ressources conduit à la coopération et à l'émancipation.

La cartographie participative est utilisée aussi dans l'éducation non formelle des jeunes pour les aider à prendre conscience des richesses de leur communauté et à s'engager dans le développement de projets d'action sociale ou de création d'entreprises. On peut trouver des exemples d'utilisation de la cartographie participative des jeunes dans deux livres proposés dans notre librairie "Impliquer les jeunes dans le développement de la communauté" et "Lutter contre

la pauvreté par la création de micro-entreprises”.

Enfin, ce deuxième numéro de notre revue est marquée par l'arrivée des "Solexos", un feuilleton, que nous devons à la plume créative de notre ami Michel Seyrat, et qui met en scène les aventures d'une bande de jeunes décidés à changer les choses autour d'eux. Les Solexos viennent nous rappeler la phrase célèbre de Margaret Mead : *"Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes puisse changer le monde, en réalité c'est ce qui s'est toujours passé..."*

Nous espérons que vous prendrez intérêt à la lecture de ce deuxième numéro et que vous n'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos réactions, critiques et suggestions. Nous attendons votre contribution pour ajouter la rubrique qui manque encore dans notre revue : le courrier des lecteurs.

Bonne lecture !





RECIT

De l'animation à l'émancipation

Par Philippe Missotte

UNE FORMATION DES JEUNES KANAK EN NOUVELLE-CALEDONIE, 1971-1975

Cet article présente une expérience de formation de jeunes adultes kanak¹ en Nouvelle-Calédonie. En février 1971, le Secrétaire général du Territoire², Michel Levallois et Maître Jean Lèques, président de l'Assemblée territoriale, me proposent de prendre en charge l'animation socio-culturelle et la formation de cadres de jeunesse en Nouvelle-Calédonie. L'objectif sous-jacent n'est pas simple : *« la priorité ce sont les Kanak. Il s'agit d'établir en priorité des passerelles avec le milieu mélanésien. »* Ces termes confidentiels, et qui le resteront, orientent l'action en profondeur.

La conjoncture historique de la colonisation a créé un fossé entre les Européens et les

Kanak, à peu près à égalité démographique avec une forte inégalité sur tous les plans, résidentiel, économique, niveau de vie et culturel. Créer des liens entre le monde européen et le monde kanak fait entrer le projet d'animation socio-culturel dans une autre dimension, celle du développement.

Premiers contacts

Le double aspect de ma fonction, jeunesse et développement des Kanak est confirmé à mon arrivée (juin 1972) en présence du directeur Jeunesse et Sports par intérim, service auquel ma mission est rattachée administrativement. *"Les Kanak veulent entrer dans le monde moderne. Ils sont*

derrière la vitrine, mais ne savent pas comment franchir la porte d'un monde qui les intimide. Les Mélanésiens risquent de perdre patience. Les Européens prennent peur. Ils prennent conscience que les Kanak existent." L'inspecteur Jeunesse et Sports ne pipe mot, mais une fois dans la rue, conclut : "Nous nous occupons de la jeunesse, pas des kanak." Cette contradiction résume le problème

administratifs du Territoire et au-delà de la mentalité héritée de l'histoire coloniale.

Cependant un projet s'impose d'emblée. Il concerne les jeunes de Nouméa. Les parents accumulent des congés permettant de quitter le Territoire et pendant les vacances d'été, les enfants de l'ensemble urbain sont livrés à eux-mêmes. Nous créons un ensemble de centres d'accueil



Pour former des acteurs de changement, la méthode repose sur des projets conduits avec le groupe, et sur l'alternance entre la vie à Nouméa et les séjours en tribu. Ci-dessus une réunion pour préparer un projet d'opération "survie" sur un ilot.

jour 1000 enfants de Nouméa sur les plages en dehors de la ville, après formation de leurs cadres (BAFA, BAFD).

Former des acteurs de changement

Le projet principal de la mission prend corps. Nous voulons former des acteurs de changement. Il s'agit d'amener les jeunes – ou n'importe quels publics – à découvrir ensemble les lacunes de leur milieu, leurs besoins et leurs aspirations pour imaginer leurs réponses, conduire leurs actions par eux-mêmes... et réussir. Il s'agit d'aller à rebours de l'assistance : ne pas attendre qu'un autre fasse le travail à sa place. Le principe indique la méthode : s'appuyer sur le jeune tel qu'il est, sa culture, sa famille, ses acquis, ses copains et accompagner sa prise de conscience de ses misères et de ses rêves pour qu'il découvre sa propre capacité d'agir pour changer. Cet objectif mettra les jeunes en marche dans des activités qu'ils prendront en charge pour devenir des développeurs de leur société. Le principe, partagé par l'équipe de formateurs, enrichie

de Jean-Marie Tjibaou et de René Richard et partagé par Gilbert Barillon, Directeur de la Jeunesse et des Sports récemment nommé, correspond à la pédagogie du projet mise en place avec les Pionniers Scouts de France : choisir avec tous. Concevoir. Organiser. Préparer. Réaliser. Évaluer et conclure... et recommencer, jouer l'équipe, la coopération à tous les niveaux et la responsabilité dans toutes les tâches.

La première démarche est de recruter et former des "instructeurs" auxiliaires, originaires du Territoire. Ils assureront le lien avec les stagiaires. Présentés par les associations d'éducation populaire, trois sont retenus⁵ et formés pendant six mois par l'équipe de direction, Basile Citré (Groupes de jeunes protestants), Petelo Falelavaki (Association wallisienne) et Martine Dahl (FOL).

Le premier stage long (neuf mois) commence en juin 1973 avec dix-sept étudiants de 25 à 45 ans, sélectionnés sur entretien par un jury présidé par le directeur J. et S., sur

vingt-cinq candidats. L'activité se poursuivra en proposant chaque année un stage court de trois mois de remise à niveau, dit "Éveil" pour trente stagiaires, suivi d'un stage long dit "Promotion"⁶ pour vingt d'entre eux.

Dans l'ensemble, ces stagiaires sont Kanak, sauf un Européen et un Wallisien, et assez représentatifs de la population⁷. Ils font preuve d'habileté, d'imagination, de créativité dans toutes les activités pratiques. Passée une phase de réserve, ils s'expriment avec facilité, souvent avec profondeur. Ils prennent des notes. Leurs difficultés se précisent quand ils doivent analyser des situations et élaborer un rapport.

Comment se crée la coopération ? Sans le dire. En la vivant. La première prise en charge est la vie quotidienne. Simultanément, elle accompagne le fonctionnement pédagogique des apprentissages, centré sur la pédagogie du projet – on verra en conclusion qu'elle rencontre des obstacles avec une société traditionnelle – et la vie

démocratique du groupe, l'alternance entre la vie au Centre et les séjours en tribu, les recherches en milieu urbain et en tribu. Toutes ces formations seront conçues sur ce même principe, développé ci-dessous.

Prise en charge de la vie quotidienne

Assurer la vie matérielle est une manière élémentaire de créer la prise en charge et l'occurrence de réagir à l'assistantat habituel calédonien. Les étudiants, par groupe de trois, sont responsables du studio mis à leur disposition⁸. Chaque équipe assure sa nourriture, les achats, la cuisine et gère son budget généré par la bourse d'étude de chacun. Cette exigence amène d'emblée une autonomie des stagiaires et une coopération dans l'équipe. Elle s'accroît à l'ensemble pour des projets plus ambitieux. Pour les séjours en tribu, l'intendance, les déplacements, les regroupements s'ajoutent à la prévision des lieux de camp et à la gestion du matériel ad hoc, les tentes, la vaisselle, etc.

Les trois instructeurs vivent avec le groupe, garantissent les horaires, le suivi de la prise en charge de la logistique et la relation permanente avec l'équipe des formateurs. Ils suivent les travaux de préparation ou de compte-rendu des enquêtes, l'accompagnement dans les visites, conduisent les véhicules, etc. Progressivement ils animent des séances de formation.

La vie démocratique du groupe

A partir de la deuxième promotion, l'organisation du groupe change vers plus d'implication des stagiaires. Basile, volontaire du service civil, reste seul instructeur. Les rôles tenus précédemment par les deux autres instructeurs sont assurés par des stagiaires. Des délégués de la promotion sont élus aux diverses fonctions, président du groupe, bibliothèque, propreté et hygiène, ambiance. Le groupe échange sur ces fonctions au cours de séances plénières hebdomadaires, "le forum", tenu en présence de l'équipe de formateurs. Des réunions plus techniques, à la demande,

souvent pour le fonctionnement des projets en cours, réunissent les formateurs et les délégués. Cet embryon de vie démocratique, établi dès la deuxième promotion nécessite un surplus d'attention, mais aussi crée une ambiance plus responsable, adulte, moins scolaire. Après quelques rappels, les délégués jouent leur rôle à la perfection. Cette manière de se répartir les fonctions d'animation du groupe correspond à la vie kanak où chacun a sa fonction, avec cependant une différence. Le mythe désigne les clans où se trouve le ou la chargé-e de telle fonction spécifique – le "chef" de clan, le préposé à la pêche au large, aux simples, les guérisseuses, les sages-femmes, les voyants-es. Cette responsabilité d'une fonction est obtenue aussi par le choix du groupe des "vieux" sur l'ensemble des sujets envisageables pour la fonction.

Pédagogie du projet

Chaque activité d'envergure, séjours en tribu, spectacle est conduite comme une micro-entreprise. Au début des stages d'éveil, les équipes sont invitées

à proposer une activité de sortie. A trois reprises le projet choisi fut une opération survie sur un îlot pour deux jours, avec création de l'hébergement et nourriture prise dans la nature. Le groupe se répartit les tâches. Ce choix si proche du retour à la vie naturelle interroge. Les stagiaires ont explicité qu'ils voulaient revivre "comme avant" et retrouver les gestes dits perdus, en fait bien présents, faire du feu par friction, pêcher, faire cuire, dormir sous des cases impromptues, etc. Pour le groupe ces sorties furent les premières preuves d'une formation qu'ils pouvaient habiter, de leur capacité à s'auto-organiser et de formateurs impliqués dans leurs entreprises.

Sauf le Festival cinéma à Nouméa, les projets se sont orientés dans la suite des stages vers les séjours en tribu avec chantiers, réhabilitations de locaux sociaux, débroussaillages de caféières, etc. et de spectacles présentés au cours des veillées dans des tribus, souvent reculées, peu visitées. L'organisation des activités et de la vie matérielle

du groupe était réalisée, suivie et évaluée journalièrement par le conseil des délégués d'équipe animé par le délégué du groupe, avec les formateurs impliqués au même titre que les stagiaires.

Attiser la curiosité du réel - Alternance et séjours en tribu

Paolo Freire inspire la démarche : « *l'homme ne peut changer le monde que s'il sait que le monde peut être changé et changé par lui* ». Toute approche d'une découverte, d'une matière nouvelle, d'un outil nouveau, sociologie, psychologie sociale, management, analyse de la presse, est précédée d'une investigation du réel pour créer des questionnements de la part des stagiaires. Retours en tribu ou visite d'un site de la société européenne, banque, entreprise, etc., se préparent par une recherche d'idées en équipe, puis en grand groupe pour envisager et lister concrètement ce qu'on désire observer et comment. Ce premier travail amène les stagiaires à imaginer ensemble des questions en raisonnant leur observation future. Il induit



Les séjours en tribu permettent aux stagiaires d'organiser des chantiers de service, d'approfondir leur culture par des enquêtes auprès des anciens. Ils inventent en équipe des activités d'animation avec des jeunes, et des spectacles qu'ils présentent en veillée dans les tribus.

des pistes de connaissances nouvelles, souvent radicalement différentes de leur regard antérieur et entraînent une curiosité jusqu'alors ignorée ou refoulée, notamment des questions habituellement tabou. Le climat social de non-dit du

pays en cadenas des tonnes... des deux côtés. Les stagiaires en équipe, plongés dans le milieu, discutent entre eux de ce qu'ils observent, des réactions qu'ils rencontrent. Ils le rapportent et en débattent

dans le grand groupe avec les formateurs.

L'intérêt des stagiaires porte d'abord sur les loisirs, les jeux, les sorties, les activités sportives, l'animation de groupes de jeunes ou d'enfants, et surtout les veillées et leurs petits spectacles, sans cesse à inventer. Très rapidement la demande du groupe et des situations rencontrées dans les tribus incluent des services (débroussaillage, nettoyages de chemins, de plages) et des petits chantiers (remises en état de locaux, dalle de béton, construction de cases).

Ces finalités commandent l'ingénierie de formation, mais aussi la manière de mettre en œuvre les méthodes pour que les apprenants accouchent des questions ouvrant leur esprit aux réalités et aux pratiques à intégrer d'après leur observation raisonnée du réel. Elles tranchent avec les objectifs didactiques de l'École... dont le souvenir envahit sans cesse l'approche de la formation. Proposer à ces futurs animateurs d'interroger leur monde et d'agir par eux-mêmes inverse leur représentation de

l'apprentissage. Pour notre équipe, apprendre c'est devenir curieux et agir en fonction de ses observations. Chercher et entreprendre.

Découvrir la réalité derrière les apparences, suscite une dialectique constante avec leurs expériences et leurs savoirs antérieurs. S'ajoute ainsi pour eux à leurs acquisitions de compétences, l'habitude d'une écoute attentive et méthodique, manière d'éviter la routine.

Ce mélange entre réalité et formation représente plusieurs sécurités pour les stagiaires : la formation est enracinée dans leur réalité, elle ne plane pas dans les théories ou les enseignements verticaux et évite l'ordinaire langue de bois "bien-pensante". Ces questionnements suscitent le débat et permettent une pédagogie active fondée sur une expression des besoins en liberté. Les connaissances se forment dans la compréhension d'une nouvelle relation aux autres et à l'environnement, mais aussi dans l'ajustement des concepts.

L'alternance crée le questionnement à partir du réel. Ainsi sont suscités la curiosité et le désir personnels d'apprendre et de donner sens aux acquisitions et à ce qu'on entreprend.

En observant le milieu, les stagiaires se préparent aussi à élaborer leur futur rôle d'animateurs du milieu, à négocier leurs actions futures avec le contexte à percevoir les attitudes et les langages adaptés... ou non. Cette pédagogie de la curiosité fondée sur l'alternance permanente produit une symbiose entre l'action sur le réel et son analyse. Elle met au jour aussi les contraintes coutumières et traditionnelles.

L'animation ne consiste pas en des préconisations extérieures pour "faire des trucs" et occuper le temps. Elle passe par le détour de la recherche. Après ces séjours sur le terrain on constate que les stagiaires ont non seulement fait des découvertes, mais aussi sont un apaisés comme s'ils maîtrisaient mieux le tiraillement entre les deux cultures, kanak et occidentale.



A côté des enquêtes dans les quartiers et les entreprises pour découvrir les réalités sociales, chaque année le festival cinéma invite pendant une quinzaine la population de Nouméa à des projections de films, que les diffuseurs n'avaient pas programmés, les jugeant trop intellectuels. Chaque soir les stagiaires présentent au public un film sur le schéma d'un ciné-club. Ces manifestations ont renforcé la confiance en eux des stagiaires et fait connaître la formation au public urbain et européen.

Cette cohérence vise à construire leur métier de formateur d'adultes. Sa mise en œuvre consiste à rendre des

propre formation dans l'expérience concrète se situant au croisement des deux conditions de *L'acte*



Chaque stagiaire arrive en formation avec des acquis antérieurs liés à sa culture. Former exige de trouver une consonance entre ces concepts.

d'apprendre, chercher et entreprendre.

Former à la coopération. La confiance

Former à la coopération dans le groupe est l'axe le plus important, même si les précédents la préparent et l'appuient. Il relève de la méthode d'apprentissage et de la transmission de compétences et de la pédagogie¹⁰ utilisées. En gros comment former heure après heure ?

Un rapide détour psychosociologique peut éclairer ces positions. Chaque public en formation et dans ce cas Kanak et/ou Calédoniens, a des acquis antérieurs. A son arrivée au stage, il regarde, conçoit et vit le monde dans sa culture. Il l'exprime par des concepts. Des contradictions ou des conflits peuvent exister entre concepts transmis par la traditions et concepts appris. Former exige de trouver la consonance entre ces uns et les autres. Elle est *sine qua non* pour se comprendre, mais aussi pour transmettre.

Cette démarche commence par une connaissance de l'autre,

le respect de sa personne et la conviction que l'autre peut réussir, vraiment ressentie par le formateur. Les attitudes de façade "pour faire croire qu'on respecte" mais doutant en profondeur des stagiaires et de leurs capacités aboutit aux échecs scolaires. Les stagiaires diront à plusieurs reprises : "*Ici on nous fait confiance, à l'école on savait que le maître nous avait condamné à l'échec avant de commencer*". Probablement en partie faux, mais complètement ressenti.

Dans le fonctionnement journalier cette certitude de la réussite de l'autre se manifeste par des attitudes d'empathie, par la conviction du formateur que l'apprenant va atteindre ses objectifs, qu'on a explicités avec lui. Elle suppose des manières de vivre les uns avec les autres, de se parler, dans le groupe, avec les formateurs et de l'image que le groupe en formation offre à l'environnement. Ce type de relations apaisées crée des systèmes représentationnels mutuels générant un climat de confiance réciproque fait de désir d'apprendre et de faire apprendre. L'intention se

retrouve dans le langage employé, le rythme de la parole, le dialogue attentif à toutes réactions et le souci de faire des périphrases utilisant des mots simples, passerelles entre les concepts. Cette concordance est le chemin d'apprentissage et un moteur puissant de transmission. L'ignorer crée l'obstacle rédhibitoire à la compréhension mutuelle et le chemin assuré vers l'échec.

Vers une coopération voulue

Les Kanak ont l'habitude de coopérer dans les actions traditionnelles qui réactivent les alliances entre les clans et ainsi consolident la société et la culture. Ainsi il n'est pas rare de voir un mariage ou la levée d'un deuil réunir pendant plusieurs jours trois cent ou quatre cent personnes invitées. La mobilisation pour des projets innovants est plus difficile. Les cérémonies évoquées visent à renforcer la vie kanak en renouvelant les temps des ancêtres, du mythe. Or le projet est l'inattendu. Les animateurs futurs ne doivent pas perdre de vue cette dimension et négocier les coopérations pour un projet

quel qu'il soit, avec les autorités coutumières, les vieux, le chef, les mères de famille et au-delà le groupe. Ainsi on a vu les centres d'activités "plage 1000" pour les enfants pendant les vacances se multiplier d'année en année dans les tribus de la Grande Terre et les îles, les "mamans" faire la cuisine du déjeuner, les hommes construire les infrastructures et les aînés des jeunes devenir volontaires pour se former et animer les plus jeunes. Le monde kanak sait innover, adopter des projets, se mobiliser pour des entreprises, quand il sait que ceux-ci ne dégraderont pas sa manière de vivre et sa culture, parce qu'ils les auront choisis.

Il en fut ainsi pour le premier Festival des arts kanak, Mélanésie 2000 en 1975 et pour certaines entreprises appuyées par le Fond d'aide (Fadil) entre 1975 et 1980, mais ceci comme dirait Kipling est une autre histoire.

1. Le terme *Kanak* désigne les Mélanésiens de l'archipel de Calédonie. Longtemps, écrit "*canaque*" dérivé du polynésien *kanaka*, il était employé de manière péjorative "*sieste canaque*"; "*travail canaque*". Il a été adopté avec ce nouvel orthographe par les militants pour l'indépendance du Territoire dans les années 70. Le gouvernement provisoire de Kanaky présidé par Jean-Marie Tjibaou choisit, le 9 janvier 1985, la graphie "*kanak invariable en genre et en nombre, quelle que soit la nature du mot, substantif, adjectif, adverbe*" en remplacement de celle de *canaque*.
2. Le secrétaire général du Territoire, directement sous les ordres du Haut-Commissaire représentant du Gouvernement français, est le responsable du fonctionnement de l'Administration.
3. Avec René Orrezzoli, secrétaire général de la Fédération des œuvres laïques (FOL) et président du CTJ, qui assure tout le suivi logistique de l'opération.
4. Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur. Brevet d'aptitudes aux fonctions de directeur. Chaque centre regroupe une centaine d'enfants par quartier avec deux directeurs, dix moniteurs brevetés et de vingt aides-moniteurs de plus de 16 ans. Ces CLSH se développeront ensuite sur tout le Territoire. Ils entraînent une première strate de formation de jeunes adultes animateurs et la création d'associations de formation et inaugurent une nouvelle manière d'envisager l'action socio-culturelle au-delà des sports, jusque là l'unique préoccupation institutionnelle.
5. Basile Citré présenté par les Jeunes protestants, Petelo Falelavaki par l'association wallisienne et Martine Dahl, par la FOL.
6. Il est significatif de noter que le terme "promotion" est voulu par l'Administration et préféré à celui de développement. Il implique que les Kanak vont être "promus" au même rang que les Européens.
7. Dix hommes, neuf Kanak et un européen et sept femmes, toutes Kanak dont l'épouse de Jean-Marie Tjibaou, Marie-Claude Wetta, antérieurement agent de l'éducation de base. 11 d'entre eux ont le niveau scolaire du certificat d'études primaires, 3 ont le BEPC et 3 sont bacheliers.
8. Pour le premier stage des maisons d'accueil un peu en dehors de la ville. Pour les stages

suivants, dix studios pour trois personnes, avec salle d'eau et kitchenette, sont construits dans une propriété au centre de Nouméa, anciennement demeure du directeur des bagnes, comportant un parc et une maison pour les salles de cours, la bibliothèque et l'entrepôt du matériel.

9. Bien que le CeFA n'accueille que des adultes, j'emploie le terme pédagogie "éduquer les enfants", pour désigner la démarche éducative. Je le préfère à andragogie, prisé des québécois, mais sexiste. Pédagogie est devenu dans le langage courant, l'étude et la mise en œuvre des conditions d'apprendre.





En haut à gauche, danseurs de Hienghène. A droite, flèche de la case actuelle du centre culturel local. En bas à gauche, présentation des dons des paternels pour la coutume de mariage à Tiédanite.

DECRYPTAGE

Nouvelle-Calédonie 1970. un territoire deux visages

La Nouvelle-Calédonie, Territoire d'Outre-mer français est un archipel situé dans le Pacifique sud. L'île principale mesure 400 km de long et 64 dans sa plus grande largeur. En 1970, la population compte 130 000 personnes dont 40 000 Kanak et à peu près autant d'Européens auxquels s'ajoutent quelques milliers de Wallisiens, Tahitiens et des Nouvelles Hébrides (devenu en 1980 Vanuatu). Au sud, le chef lieu Nouméa compte alors un tiers des habitants et une forte majorité blanche. Les Kanak vivent dans l'intérieur du Territoire et les Iles Loyauté (voir carte page 19).

Société kanak

Pour agir avec les Kanak la première difficulté est de connaître leur culture. L'agent de développement doit "apprendre" la culture kanak,



Case construite à côté du centre culturel Tjibaou.

même plus, s'en imprégner avec respect. Il découvre le premier obstacle : les Kanak ont tendance à se replier sur eux-mêmes. Raconter comment vit son clan ne se fait pas, pas plus aux autres clans qu'aux étrangers.

Les sociétés kanak¹ sont complexes. Les pénétrer demande des années et beaucoup d'humilité. Elles se fondent sur la transmission de la Parole, mythe fondateur de chaque lignée, des relations entre elles, sans cesse réactualisées dans les rapports quotidiens comme au cours des fêtes de la vie et de la mort, les conflits et le pardon, mais d'abord sans cesse référées à la terre.

C'est dans son terroir, dans sa topographie et dans sa toponymie que la société mélanésienne existe. Par le terroir, lignées et lignages s'incarnent, organisation sociale et croyances prennent leur essence et leur sens. Cette genèse, propre à chaque lignée, commande la vision du monde pour dire l'harmonie d'y vivre et d'y être ensemble, la relation avec les pères lointains pour mieux établir leurs fils proches sur un terroir concret. Plus qu'une chronologie, elle établit l'ordre classificatoire, mais du premier lignage nommé au dernier, chacun est frère et dans cet ordre immémorial se déroulent les prestations coutumières. Cet

espace ordonné permet au Kanak de se situer et d'être au monde. Du moindre récit à la proclamation solennelle du mythe, le narrateur accroche son discours aux détails du terrain.

Émergeant du cosmos, relié à l'univers invisible gouverneur de la nature, le récit de ses origines révèle à chaque groupe son esprit tutélaire, animal ou végétal, son esprit-



Chambranle de porte de grande case.



Nouméa, place des cocotiers. Le chef-lieu du Territoire a longtemps tenu les Kanak à l'extérieur de la ville. En 1970-80, ces derniers habitent surtout les HLM et, en nombre important, les bidonvilles ou squats. En augmentation permanente, ces zones difficilement admises par les Nouméens créent un contraste avec les quartiers de villas et d'immeubles.

symbole², vivant dans la nature de la Nouvelle Calédonie.

Ainsi le mythe donne la terre, la société et la place sociale de chaque Kanak et la terre est l'identité. Il contribue ainsi à la personnalité de base de l'homme et de la femme kanak. La culture kanak s'appuie sur le trépied terroir-mythe-organisation sociale.

L'étau colonial

La Nouvelle-Calédonie est découverte par Cook en 1774.

La France de Napoléon III en prend possession le 24 septembre 1853. L'objectif est double, en faire un bague et face aux Britanniques, assurer la présence française dans le Pacifique.

Le peuplement européen est une suite d'échec. Les colons français sont pour la plupart des "sans terre"³ et se retrouvent après trois mois de mer à défricher quelques hectares, coincés entre les Kanak qu'ils tentent d'asservir et les

bagnards libérés⁴, redoutant les uns et les autres. Parallèlement d'importantes ressources minières sont découvertes et permettent le développement de l'industrie minière (le nickel⁵). Pendant la seconde Guerre mondiale la Calédonie devient la base arrière américaine dans le conflit avec le Japon⁶.

Dans les années 70, la Calédonie est administrée, comme un département métropolitain. Aucun dispositif ne tient compte de la spécificité des Kanak (45% de la population⁷) qui réside dans des terres dites "réserves" appartenant à l'État français et mise pour toujours à disposition des tribus kanak. Plus : l'héritage colonial maintient les Kanak au rang de citoyens de seconde zone⁸. Le mécanisme de base de la colonisation c'est la négation de l'Autre. L'Autre n'a pas de culture. Un homme politique européen de premier plan interrogé à la radio sur la culture kanak répond « *je ne connais que la culture de l'igname* ». Plus fort que la marginalisation sociale et économique, le déni de la culture est le socle de la société

calédonienne européenne, celle-ci n'existe que sur l'inexistence des kanak et leur "réduction à l'insignifiance"⁹.

Un titre d'ouvrage sur l'histoire de la révolution kanak de 1917, "*Terre natale, terre d'exil*"¹⁰ traduit la situation des premiers habitants. Ils occupaient la Calédonie et les îles bien avant l'arrivée des Français en 1853. Cent cinquante ans après ils sont maintenus en marge de



Le nickel en 1970 est le pilier de l'économie calédonienne. Les Kanak, surtout employés dans les mines, ne profitent pas de la manne financière du nickel.



l'économie, de la politique, et de la vie "officielle" européenne¹¹. Entre 1860 et 1940, une grande partie de leurs terres, les plus riches, est expropriée et donnée aux colons¹². Dans tous les domaines, les Kanak ramassent les miettes.

De 1966 à 1971, la production minière crée une expansion sans précédent. Le P.I.B. du Territoire est multiplié par 2,5¹³. Le seul objectif est le profit. Même les modalités d'accompagnement sont lacunaires. Aucun plan global ne pointe son nez, ni pour rendre cette évolution cohérente, ni pour pallier le choc en retour. Aucune réflexion sur les hommes n'est même évoquée. Aucune mesure n'est prévue pour le

monde rural, d'autant que l'approvisionnement est réalisé par les importateurs. A fortiori l'ethnie mélanésienne ne profite guère du pactole, elle est en dehors du coup, sauf pour fournir des manœuvres. Quand une diminution de personnel se fait sentir, ce sont eux les premiers qui rentrent en tribu.

En 1969, plus de 50 % des habitants ont moins de 20 ans. Cette évolution de la population du Territoire présente un double risque, pour l'emploi, mais aussi sur un plan sociopolitique. L'arrivée de citoyens français accroît une masse électorale non-mélanésienne inquiétante pour les premiers habitants. La revendication d'indépendance est encore minime, sous le



Le Territoire cherche difficilement à développer le tourisme. Les zones rurales et kanak ne sont pas impliquées.

manteau, silencieuse, mais ses fondements sont déjà bien présents dans les relations entre Blancs et Kanak.

1. Chaque grand groupe linguistique pratique sur son terroir et à sa manière avec le vocabulaire propre de sa langue le schéma général.
2. Bensa A. et Rivierre J.-C., Les Chemins de l'Alliance, L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie (Région de Touho - aire linguistique Cèmuhi), Marseille, SELAF., souvent appelé totem.
3. Merle Isabelle, 1995, Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie

(1853-1920), Paris, Belin, 480 p. (2^e partie chapitres 5 & 6).

4. 21 630 condamnés ont été immatriculés au bagne, dont 1822 déportés maghrébins et 4250 "communards" de la Commune de Paris. Après sa peine, le bagnard doit la doubler dans une ferme pénitentiaire (260 000 Ha de terres sont prises aux Kanak) puis théoriquement recevoir une concession pénale à mettre en valeur. De nombreux "relégués" sans travail errent en bandes sur le Territoire.
5. Le nickel représente moins de 1% des terres émergées du monde. En Calédonie ils occupent ici 5 600 km², soit près du tiers de la surface de la Grande Terre, l'île principale.



6. 1 200 000 soldats américains passent par la Nouvelle-Calédonie.
7. Mais majoritaire dans la province Nord (73,8 %) et dans la province des îles Loyauté (96,6 %).
8. En France un apartheid institutionnel est anti constitutionnel. Cependant après l'insurrection de 1878 et sous la pression des colons, le "code de l'Indigénat", institué en 1885 pour dix ans, cantonne le Kanak dans "réserves". Il importe que cette mise à l'écart s'imprime dans les mentalités et devienne un caractère acquis. "code" a été prorogé de dix ans en dix ans, sous la pression des colons jusqu'en 1946. Après cette date, le côtoiement devenu plus quotidien, la mise à distance physique devient distance sociale par mise à l'écart des emplois de bureaux, de vendeurs, nécessitant des relations avec le public qui pourraient apporter la preuve qu'un ou une kanak peut avoir un comportement comme tout le monde. Tous les prétextes sont bons pour éviter que le Mélanésien, dans la mesure où il veut le rester, puisse être imaginé égal aux Européens.
9. Tjibaou, introduction au dossier de présentation de Mélanésie 2000.
10. Dousset-Leenhardt Roselène, 1976, *Terre natale terre d'exil*, Paris, Maisonneuve et Larose, 317 p.
11. "Cette situation se concrétise par l'institutionnalisation de "tribus" regroupant des lignées entières de "déplacés" pour attribuer la terre aux colons sur des terres dites "réserves" inaliénables. Leur création, "s'apparente à une expropriation pour cause d'utilité publique assortie d'indemnités de principe d'un montant dérisoire". [...] "Toute l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie est celle d'une lutte dont la terre fut l'enjeu." En 1976, "moins de 1 000 actifs agricoles, européens ou assimilés, contrôlent quelques 370 000 hectares de propriétés avec la plus grande partie des 145 000 hectares de locations domaniales." Saussol Alain, 1985, La terre et la confrontation des hommes en Nouvelle-Calédonie in *Les temps modernes*, Mars 1985, n° 464 p. 1612.
12. "En 1983, la Calédonie compte 2 035 exploitations agricoles non-mélanésiennes dont 619 à titre principal, 1 017 à titre secondaire et 399 exploitants en indivision, la moitié appartient à 4% des propriétaires et 57 % de l'ensemble possèdent moins de 25 ha" p. 461. [...] En face, 25 000 Mélanésiens [environ 6 000 familles] détiennent pour l'essentiel 165 000 hectares de réserves et une dizaine de milliers d'hectares de concessions privées auxquels on peut ajouter quelques sociétés civiles.. [...] " Saussol Alain, 1979, L'héritage, Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie, Publication de la Société des Océanistes n°40, Paris, musée de l'Homme, 500 p..
13. Le P.I.B. du Territoire en 1969 de 8 505 millions F CFP (46 750 MFF) croît en 1970 à 34 020 millions F CFP (187 100 MFF). L'indice de progression est de 100 à 248.

DOSSIER

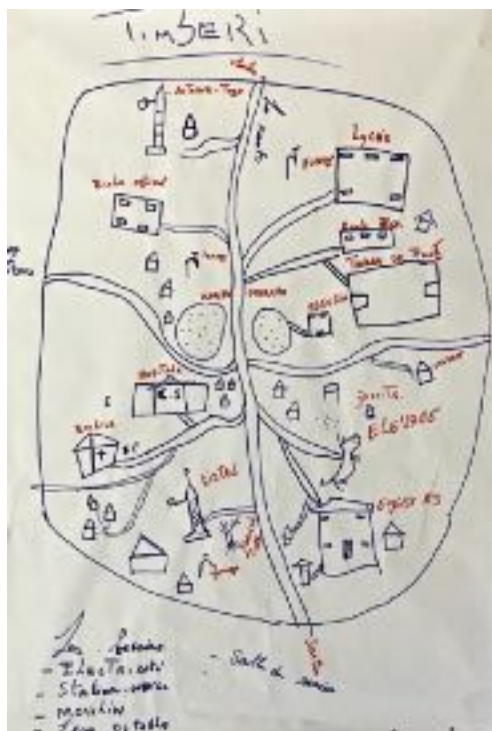
LA CARTOGRAPHIE PARTICIPATIVE

REDONNER DU POUVOIR AUX COMMUNAUTES MARGINALISEES

"Les cartes ne sont pas que des morceaux de papier. Elles racontent des histoires, des conversations, des vies et des chansons vécues quelque part et sont indissociables des contextes politiques et culturels dans lesquels elles sont utilisées." (Warren, 2004)

La cartographie participative est une approche coopérative qui a pris place dans l'élaboration des projets de développement depuis une vingtaine d'année. Elle peut se définir, au sens large, par la création de cartes par les populations locales, souvent avec l'implication d'organisations d'appui, notamment des gouvernements (à différents niveaux), des organisations non gouvernementales (ONG), des

universités et d'autres acteurs engagés dans le développement et la planification de l'accès aux



Carte participative réalisée au Tchad pour répertorier les ressources et les besoins de la communauté

La naissance de la cartographie participative

Pendant longtemps, les projets de développement ont été construits à partir d'une analyse des besoins. Il semblait parfaitement rationnel de partir d'une telle analyse pour aider des communautés affrontées au "sous-développement", mais comme le texte en encadré (page suivante) l'explique, une analyse centrée sur les besoins amène les gens à croire que leur communauté accumule tous les facteurs négatifs et qu'elle est absolument incapable de se transformer sans aide extérieure. Ils ne sont aucunement motivés à se prendre en charge. Vers la fin des années 1980, l'échec de nombreux programmes fait prendre conscience de l'inefficacité de solutions apportées par des experts extérieurs, sur la base d'enquêtes brèves et principalement quantitatives en raison de la faible implication des populations locales. (Suite page 22).

Une "méthode accélérée de recherche participative" (MARP) est alors mise au point. Un

processus collectif de discussion est engagé avec la population de manière à l'impliquer dans la recherche de données portant sur les ressources aussi bien que sur les besoins. Ce processus collectif de discussion est facilité par divers outils de visualisation et de dialogue (diagrammes de Venn, transects, calendriers, dessins, etc.), dont la cartographie participative. Cette dernière méthode a l'avantage d'être facile à mettre en œuvre, peu coûteuse, attractive et stimulante pour engager le débat. Ces qualités ont conduit, au cours de ces vingt dernières années, à une complexification de la cartographie participative ainsi qu'à son autonomisation comme instrument de diagnostic participatif.

Le processus de la cartographie participative

Les villageois sont invités à se réunir pour dresser la carte de leur communauté. Celle-ci peut être faite sur papier ou sur un tableau, mais aussi au sol, sur un terrain ouvert et dégagé. On place tout d'abord quelques

L'approche fondée sur l'analyse des besoins

La focalisation sur les besoins persuade souvent les gens que leur communauté accumule tous les facteurs négatifs et qu'elle est absolument incapable de se transformer par elle-même. Ils finissent par intérioriser ces difficultés et se perçoivent comme déficients, incapables de prendre leur avenir en main. Ils développent une attitude de dépendance et pensent que seule une intervention extérieure peut résoudre les problèmes. Pour obtenir des financements, les leaders mettent alors l'accent sur les problèmes de la communauté et soulignent "à quel point les choses vont mal ici". Par conséquent, les fonds mis à disposition sont gérés par des intervenants professionnels et des services externes. Il est clair qu'avec un tel climat et un manque total d'appropriation du changement par les habitants, même les projets les mieux étudiés ne peuvent qu'échouer. Lorsque on ne parvient pas à obtenir des résultats significatifs, davantage de ressources sont allouées à des opérateurs extérieurs pour tenter de régler les difficultés. Comme le suggère Jody Kretzmann (2010) : *"Tout cela tend à alimenter une spirale descendante, conduisant à ce que les résidents aient une image négative d'eux-mêmes et éprouvent un sentiment de désespoir croissant"*.

L'approche fondée sur l'analyse des ressources

Mettre l'accent sur les ressources ou actifs peut créer une dynamique très différente de l'approche traditionnelle fondée sur les besoins. Cette nouvelle approche s'appelle *développement communautaire axé sur les actifs* (Asset Based Community Development - ABCD). Elle reconnaît que tous les membres d'une communauté (y compris les individus, les groupes bénévoles, les entreprises et les organisations) possèdent des compétences, des intérêts et de l'expérience qui peuvent contribuer à développer la communauté. Cela ne veut pas dire que tous leurs problèmes doivent être cachés sous le tapis. Mais la meilleure façon de relever efficacement les défis auxquels fait face la communauté est d'avoir une bonne connaissance des ressources disponibles pour travailler sur les enjeux locaux. Ainsi, un point de départ important consiste à identifier les atouts de la communauté - les compétences et les talents des résidents locaux, ainsi que les capacités disponibles ou possibles par l'intermédiaire des organisations et institutions locales. La collecte de ces ressources offrent les moyens de s'attaquer à une foule de questions importantes qui ont une incidence sur la collectivité. Les gens évaluent les ressources, les compétences et l'expérience disponibles dans la communauté, puis s'organisent pour déterminer et prendre les mesures appropriées pour agir. Aucune communauté ne peut améliorer durablement sa situation en attendant simplement l'aide des autres.



Au Tchad, des jeunes réfugiés centrafricains, font l'esquisse de la carte de leur communauté pour repérer les ressources et les besoins à partir desquels ils établiront leur projet de micro entreprise

points de repère, puis la carte est construite par apport successif de marques et d'objets. La manière dont les villageois font la carte et ce qu'ils trouvent important fournissent les points de départ

des échanges sur les aspects essentiels de la vie du village.

La cartographie facilite le dialogue et fait émerger les savoirs locaux

La construction collective de la carte facilite le dialogue entre

de multiples acteurs et fait apparaître peu à peu les éléments territoriaux qui font sens pour le groupe. On ne peut pas la considérer comme une représentation "fidèle et objective" du territoire, parce que, à l'instar de toute représentation cartographique, elle est un système communicatif qui "présente une vision spécifique du monde". A travers le travail de cartographie, une négociation s'engage entre les participants et permet de faire émerger :

- les valeurs et savoirs attribués à l'espace par des acteurs différents ;
- les problématiques qui se cachent derrière l'utilisation d'une ressource de la part d'une pluralité de sujets ;
- l'évolution de l'utilisation et de l'organisation du territoire au cours du temps.

Les cartes ainsi construites, bien qu'elles soient tracées par des personnes souvent illettrées, sont très parlantes et révèlent la perception qu'a une communauté de l'endroit où

elle vit et de ses principales caractéristiques. Les spécialistes du développement en sont eux-mêmes surpris. L'un d'eux, R. Chambers s'exprime ainsi :

"Quand je pense aujourd'hui aux années 1980, c'est avec un sentiment proche de l'incrédulité et de la honte ; comment avons-nous pu être ignorants si longtemps, avant de découvrir ce que les populations locales pouvaient faire ?" (Chambers, 2006).

Renforcer le pouvoir des populations marginalisées

Les praticiens de la cartographie participative fournissent aux membres de la communauté les compétences et l'expertise nécessaires pour qu'ils puissent élaborer les cartes eux-mêmes, afin de représenter les connaissances qu'ils ont de l'espace et pour décider comment et à qui communiquer les informations ainsi obtenues.

Le processus de cartographie participative peut influencer les dynamiques internes d'une communauté. Il peut contribuer à renforcer sa cohésion, encourager ses membres à



Au Tchad, une jeune femme dresse la carte de sa communauté en coopération avec les membres de son équipe.

participer à la prise de décision concernant l'accès aux terres, sensibiliser aux questions foncières les plus préoccupantes, mais aussi, à terme, contribuer à l'autonomisation des communautés locales et de leurs membres.

Le développement des outils

La cartographie participative a peu à peu utilisé des outils cartographiques de plus en plus sophistiqués pour communiquer les informations des communautés auprès des décideurs de manière crédible.

Les cartes pratiques

Les cartes pratiques représentent la forme de cartographie participative la plus simple. Elles sont dessinées de mémoire, à même le sol (cartographie au sol) ou sur papier (croquis topographique). Elles ne reposent pas sur des mesures exactes, une échelle cohérente ni sur un géoréférencement, mais elles indiquent la taille et la localisation relatives des caractéristiques.

Les cartes à échelle

On utilise une carte à échelle photocopiee ou des feuilles de plastique vierges placées au-dessus d'une carte, de photos aériennes ou d'images satellitaires pour reproduire directement les informations et le savoir local tirés des débats avec la communauté. La position des caractéristiques est déterminée selon leur emplacement par rapport aux repères naturels (cours d'eau, montagnes, lacs, etc.). Cette méthode est habituellement utilisée lorsque des cartes à échelle précises et peu coûteuses sont disponibles. Des informations supplémentaires



peuvent être lues sur la carte en utilisant des données GPS recueillies sur le terrain.

Les maquettes en 3 dimensions

On peut réaliser des maquettes en relief à échelle à partir des courbes de niveau d'une carte topographique. Des feuilles de carton sont découpées selon les courbes de niveau et collées les unes sur les autres pour créer une représentation tridimensionnelle de la topographie. Les caractéristiques géographiques peuvent être marquées sur la maquette par des punaises (pour les points), des fils colorés (pour les lignes) et de la peinture (pour les zones). Au terme de l'exercice, la maquette reste dans la communauté. Elle

peut devenir une installation permanente reflétant le savoir spatial communautaire et est souvent exposée dans un centre communautaire. Les maquettes peuvent servir pour de nombreux exercices de planification.

Les systèmes d'information géographiques

Les SIG sont des logiciels informatiques qui permettent de rassembler, d'organiser et de gérer des données spatiales par exemple sur la topographie, l'hydrographie, la végétation, les routes, les cultures, l'élevage, l'habitat afin de constituer des bases de données qui permettent de combiner et de présenter ces informations en les localisant géographiquement. Avant les années 1990, les SIG étaient difficiles d'accès, coûteux et leur utilisation n'étaient accessibles qu'à des experts. Mais depuis cette période, le mouvement des SIG participatifs s'est développé : des experts se sont mis à travailler avec des communautés pour démocratiser l'usage de ces technologies. Ainsi, à Madagascar, les SIG

participatifs ont été utilisés pour établir un Plan Local d'Occupation Foncière (PLOF) avec le concours des communautés au cours de séances publiques, afin d'identifier de manière consensuelle les usagers des différentes parcelles et de leur remettre un certificat foncier avec un extrait du PLOF où apparaissent les limites de sa parcelle.

Cartographie multimédia et sur le Web

Les cartes même complétées par du texte, sont souvent insuffisantes pour représenter parfaitement le savoir local, notamment lorsqu'on travaille avec des populations analphabètes. Le savoir local concernant les terres est en effet souvent contenu dans des récits et des légendes utilisant des métaphores et une terminologie spécifique difficilement transmissible par l'écrit. La cartographie multimédia combine l'usage de cartes avec d'autres médias numériques tels que la vidéo, l'image et le son, qui permettent d'enregistrer les aspects visuels et oraux du

savoir local. Cette forme de cartographie participative, de plus en plus populaire, aide les populations locales à exprimer, étayer et communiquer leur savoir territorial traditionnel et contemporain, grâce à un média plus proche des systèmes oraux traditionnels de transmission du savoir.

L'utilité de la cartographie participative

Un projet de cartographie participative peut répondre à 6 grands objectifs.

1. Transmettre le savoir spatial aux organisations extérieures

Les cartes participatives permettent de démontrer aux organisations extérieures comment une communauté évalue, comprend et interagit avec ses terres traditionnelles et son environnement immédiat. Les cartes représentent des informations complexes dans un format facilement compréhensible et accessible, ce qui permet aux groupes dont la langue, la culture, les valeurs liées à la terre et la vision du monde diffèrent de communiquer facilement et de

comprendre les informations présentées.

2. Conserver et archiver le savoir local

Les populations locales, avec l'aide des ONG qui travaillent avec elles, peuvent utiliser la cartographie participative pour recueillir et conserver les récits culturels et enregistrer le savoir territorial des anciens. Ces informations sont enregistrées par crainte de leur perte, avec la disparition des anciens et le changement des modes de vie traditionnels.



Une discussion clé pour un projet communautaire : quelles sont les ressources sur lesquelles on peut s'appuyer pour répondre aux besoins de la population.

3. Planifier l'utilisation des terres et la gestion des ressources

Les cartes participatives permettent de planifier la gestion des terres traditionnelles et peuvent rendre visible le savoir des communautés relatif à la terre et aux ressources auprès des acteurs extérieurs. Elles ont aidé des communautés à communiquer leur longue mais souvent invisible expérience de gestion des ressources. Cela comprend l'identification et la localisation de ressources naturelles spécifiques telles que les produits forestiers, les plantes médicinales, les terres de pâturages, les sources d'eau, les terrains de chasse et de pêche, les sources de carburant et les matériaux de construction (McCall, 2002).

Avec l'adoption rapide des technologies participatives de SIG, les projets de cartographie participative contribuent de plus en plus à la planification et à la gestion des ressources locales en permettant aux informations relatives aux communautés d'être directement intégrées et comparées aux informations et

aux processus de planification gouvernementale.

4. Plaider pour le changement

Les populations locales, et les groupes autochtones en particulier, sont souvent menacés d'être chassés de leurs terres par l'agro-industrie ou l'industrie minière. Elles peuvent alors grâce à la cartographie participative, s'approprier les techniques étatiques de la cartographie officielle et créer leurs propres cartes. Avec ces dernières, elles plaident en faveur de la légitimité des revendications coutumières pour les terres et les ressources (Peluso, 1995). De telles cartes peuvent aussi devenir un outil dans une stratégie plus vaste de plaidoyer. Elles reflètent les revendications des communautés qui, bien souvent, diffèrent de l'idée que le gouvernement se fait sur qui possède quoi.

Dans un certain nombre de cas les contre-cartes ont été utilisées pour délimiter et exiger la réappropriation de zones de terres coutumières

que l'État ou des entreprises privées s'était octroyées.

5. Renforcer les capacités au sein des communautés

Le processus de cartographie permet de rassembler les membres d'une communauté pour partager leurs idées et conceptions, ce qui renforce la cohésion communautaire. Lorsque les anciens partagent des noms de lieux et histoires traditionnelles avec d'autres membres de leur communauté grâce à l'élaboration des cartes, ils font naître un intérêt nouveau pour le savoir local, en particulier chez les jeunes. Cela peut aider la communauté à maintenir un sentiment d'appartenance à l'espace et un rapport à la terre, ce qui permettra à son tour de renforcer le sentiment d'identité.

6. Traiter les conflits liés aux ressources

La cartographie participative peut être utilisée pour éviter et réduire les conflits entre une communauté et des personnes extérieures et pour traiter les conflits internes. Les cartes peuvent représenter un conflit

graphiquement, en plaçant les parties en relation avec le problème et en relation entre elles. Lorsque l'on indique les délimitations géographiques de différents groupes représentant les mêmes revendications territoriales (notamment lorsque les droits et responsabilités sur la terre et les ressources ne sont pas clairs), ces zones de tension deviennent visibles. Ce processus peut permettre de déterminer les zones de conflit et de ramener la tension à des unités identifiables et donc gérables. Lorsque des personnes ayant des opinions différentes établissent ensemble la carte de leur territoire, elles prennent conscience des expériences et de la vision de chacun.

La cartographie participative des jeunes

La cartographie participative des jeunes est une stratégie de développement participatif qui incite les jeunes et les adultes à solliciter la participation de leurs communautés pour documenter les ressources, les besoins et les possibilités

communautaires. Le fait de voir la communauté à travers les yeux des jeunes donne une évaluation plus complète de ce qu'une communauté a à offrir. L'information qui en résulte décrit les conditions de vie et la situation économique des jeunes, telles qu'elles sont perçues par les jeunes eux-mêmes et les membres de leur communauté, et consigne leurs propres suggestions pour améliorer leur statut social.



Au Burundi, un jeune présente la carte communautaire de son équipe et explique sur quelles ressources leur projet d'entreprise s'appuiera et à quels besoins de la communauté il répondra.

communautés que sur ses problèmes, les programmes éducatifs pour les jeunes tendent mettre en avant les ressources des jeunes plutôt que les problèmes qu'ils posent. Ils développent une approche positive.

La cartographie des jeunes s'appuie sur des principes et des pratiques de développement positif des jeunes, dans lesquels les jeunes ne sont pas seulement des participants actifs dans leur apprentissage, mais travaillent aussi en partenariat avec des adultes pour mener des projets de développement communautaire. L'intérêt croissant pour la participation des jeunes s'accompagne d'un changement au sein de la communauté du développement, qui considère les jeunes comme des atouts. De ce point de vue, les jeunes sont considérés collectivement et individuellement comme des partenaires et des leaders du développement aux niveaux local, national, régional et international, plutôt que comme un problème à résoudre.

L'intérêt de la cartographie communautaire des jeunes

La cartographie communautaire des jeunes va plus loin que les autres méthodes de participation des jeunes, car au lieu de simplement demander aux jeunes ce qu'ils pensent par le biais d'entretiens ou de discussions de groupe, elle les engage directement dans l'action en les envoyant dans les quartiers pour interviewer d'autres jeunes, des résidents, des élus locaux, des chefs d'entreprise sur les ressources et les besoins communautaires.

Parce que les jeunes ont le plus grand intérêt à bâtir l'avenir de leur communauté (ils en seront les principaux bénéficiaires), leur contribution améliore souvent la viabilité de la planification communautaire. De plus, l'enthousiasme, la créativité et l'idéalisme apportent une perspective nouvelle aux initiatives de planification.

Sur quoi porte la cartographie communautaire des jeunes ?

L'information recueillie représente une ressource

inestimable dans des domaines tels que :

- La planification des services communautaires
- Le développement des activités génératrices de revenus et la lutte contre le chômage
- Les programmes de formation professionnelle
- La lutte contre la traite des êtres humains
- L'identification de choix possibles pour le développement de la communauté
- Le développement de programmes éducatifs non formels

Deux livres disponibles dans la librairie en Ligne "L'engagement des jeunes dans le développement de la communauté" et "La lutte contre la pauvreté par la création de micro-entreprises" montrent comment la cartographie participative peut-être utilisée pour permettre aux jeunes d'identifier les ressources et les besoins de leur communauté et à partir de

là de développer des projets d'action sociale ou des projets de micro-entreprises.

 L'INVITE DU MOIS

PHILIPPE MISSOTTE

Philippe, merci d'avoir accepté cet interview. Si je comprend bien, c'est l'organisation d'un mini-jamboree en Nouvelle-Calédonie dans le cadre du Scoutisme qui t'a amené à t'intéresser au peuple Kanak. Peux-tu en dire un peu plus sur l'expérience personnelle qu'a représenté pour toi cette découverte ?

Depuis janvier 1961, membre de l'équipe nationale Éclaireur des Scouts de France (12-17 ans), j'ai été un des acteurs de la réforme de la branche des 12-17 ans qui a séparé les préadolescents des 14 à 17 ans, les Rangers (aujourd'hui les Scouts) des Pionniers.

En juillet-août 1968, je reçois la mission d'accompagner à Nouméa un mini jamboree de 600 scouts et guides originaires des trois territoires français du Pacifique Sud. Pendant les trois étés suivants, je retourne dans



la Pacifique sud former leurs cadres adultes.

Dès mon premier séjour Calédonien, je suis frappé par l'infériorisation et la marginalisation dans lesquelles est maintenu le peuple kanak.

Première observation : l'exclusion par mon prédécesseur responsable national de l'Outre-mer d'un groupe de trente aînés,



européens et mélanésiens, animés par un prêtre mélanésien, le père Kapéa. La rumeur est que « *ce groupe d'aînés faisait de la politique* ». Or, ce groupe a pour toute faute voyagé dans les îles ou la Grande Terre et vécu dans les tribus kanak. Horreur ! Ce prêtre mélanésien faisait découvrir que les Kanak existent, que les ethnies peuvent se rencontrer et des passerelles se créer. Cette éviction arbitraire prise par un Métropolitain de passage sert les contre-feux que la société locale allume quand elle croit qu'un groupe ou un événement n'est plus absolument dans la ligne de

son *statu quo*, comme d'autres disent la "ligne du parti".

La seconde observation porte sur la délégation calédonienne au mini jamboree. Parmi 250 jeunes de Nouméa, un groupe de 20 adolescents Mélanésiens vient de Thio, animé par un Calédonien. La modicité de cet effectif, (la population kanak est de 45,9 % du Territoire au recensement 1969) – ne préoccupe personne. Cette relative indifférence à l'égard des Kanak recoupe des impressions recueillies en faisant le tour de la Grande Terre. On les entrevoit, souvent la main levée pour des saluts

récioproques – on dit des *tatas* – mais on les rencontre pas.

Ces adolescents de Thio m'offrent ma troisième observation. Au cours d'un jeu scénique, leur rôle est de présenter une danse kanak. J'entends le terme "pilou". Leur hésitation un peu gênée, leur manque d'aisance sont criants. Je questionne. Les Européens expliquent : *"Les Mélanésiens ont perdu toutes leurs coutumes. Mais ils s'y réfugient"... "Ils ne veulent pas qu'on s'occupe d'eux"... "Ils n'en font qu'à leur tête"... "On ne peut pas s'intéresser aux Kanak"*, ponctués par un refrain : *"ils boivent beaucoup."*

Ces observations rejoignent ma préoccupation pour le Tiers-monde et l'encyclique de Paul VI *Populorum progressio*, alors que le revenu par tête est analogue à celui de la métropole. En 1970, je présente un projet d'une enquête sur la jeunesse calédonienne au secrétaire général du Territoire. Je la réalise de juin à septembre 1971. En collaboration avec le Comité territorial de la jeunesse (CTJ), elle me permet d'avoir des

entretiens avec tous les maires, pour la plupart européens et les responsables du Territoire. Un mini congrès de deux jours à Bourail, réunit plus de cent animateurs et leaders de jeunesse avec une majorité de Kanak. Les conclusions insistent sur la nécessité de former des animateurs de jeunesse. Cette tâche m'est confiée.

Je pars avec ma famille Janine et les cinq filles pour la Nouvelle-Calédonie, convaincu de participer à la tâche de ma génération. Très vite je découvre à la fois ma justesse de vue et ma naïveté face au monde colonial, fortement enraciné. Il va falloir faire avec.

Tu as mis en oeuvre un projet d'animation de la jeunesse qui visait en fait l'émancipation d'une population colonisée et marginalisée. Comment une pratique pédagogique coopérative peut-elle être une pratique émancipatrice ? Quels étaient les objectifs de votre programme ? Plus précisément quelles compétences vouliez-vous permettre aux jeunes d'acquérir ? Pour quel rôle ou quelles actions dans leur société ?

On ne peut pas regarder la Calédonie de 1970 avec des références de 2019. L'émancipation est le cadet des soucis des responsables du Territoire. La préoccupation principale de la Nouvelle-Calédonie est de gagner de l'argent et accessoirement pour ce qui est de l'éducation, l'École à la française et les sports. L'éducation populaire est la cinquième roue de la charrette. Il existe quelques associations, dont les scouts avec des effectifs centrés sur Nouméa. Une de mes tâches est de créer le scoutisme dans les tribus. La Fédération des œuvres laïques organise des activités plus comme des prestations de service que comme un mouvement, danse, cinéma, théâtre.

Au départ ma préoccupation est centrée sur la responsabilisation, les compétences d'animation et l'apprentissage du travail en commun. Je pense développement, sans une finalité claire d'émancipation. Ma découverte progressive de la culture kanak montre que les jeunes ont besoin d'une double émancipation dans le monde



européen et dans leur propre monde. J'ai un grand respect de cette double situation, si je peux apporter ma pierre c'est en proposant un développement aux individus et aux collectivités. Pendant tout mon séjour de 1971 à 1981, l'émancipation est pour moi l'affaire des Calédoniens, pas la mienne. La moindre tentative dans ce sens entraînerait la suppression de l'activité comme cela se fera après le Festival Mélanésia 2000.

Mon problème de ces dix années est l'absence de reconnaissance des Kanak et de leur culture. Il nous amène dès 1973 à chercher un point

d'appui institutionnel dans la création du Comité de développement, à l'instar du CTS ou du Comité pour la défense de la nature. Tjibaou en prend la présidence et moi le Secrétariat général. Le premier projet du Comité est un Festival des arts kanak, rejoignant ainsi le projet du mouvement des femmes, "pour un souriant village mélanésien" créé à l'instigation de Tjibaou avec L'épouse du député madame Pidjot. Il s'agit de rechercher ce qui se vit de la culture kanak et de son avenir et de le présenter à la population non-kanak du Territoire qui l'ignore et pour une bonne part la méprise. A partir de là, la démarche de formation entreprise pour quelques groupes de jeunes s'étend à toutes les tribus et indirectement aux Européens.

Tu cites Paulo Freire dans ton récit. Comment les idées de Paulo Freire, sur la conscientisation, par exemple, ou sur la coopération entre enseignants et enseignés, ont enrichi votre pratique ?

Paulo Freire alphabétise à partir des mots désignant les failles de la société des paysans

sans terre. René Richard utilise ce modèle pour créer le Cercle de culture kanak. En deux heures avec une série de posters représentant des phases essentielles de l'expression culturelle kanak et en partant des langues des participants, un petit groupe pose les problèmes de leur culture. Comme la pédagogie de l'alternance des Maisons familiales rurales découverte auprès d'André Duffaure, le principe apparaît que tout changement part d'en bas, des gens et de leurs manières de se représenter leur monde et leurs problèmes.

D'où une pédagogie appuyée sur l'observation du réel pour le décortiquer et ouvrir les apprenants aux représentations sociales, aux systèmes représentationnels, aux attitudes et aux chemins de changements possibles inventés par les participants. Ce sont eux qui s'ouvrent à l'universel, sans perdre le contact avec leur terroir culturel et non une voie extérieure censée les appeler pour leur offrir.

Peux-tu présenter un peu plus aux lecteurs la personnalité de Jean-Marie Tjibaou et l'influence qu'il a eue sur toi ?

Jean-Marie Tjibaou, né en 1936, est le fils du chef d'une tribu de Hienghène Tiédanite. Sa grand mère a été tué par les soldats français en 1917 alors qu'elle s'enfuyait avec le père de Jean-Marie dans les bras. Donné au père Rouel missionnaire mariste à l'âge de six ans, il est en même temps confié coutumièrement à une tribu du bord de mer, Bwarat. Il devient prêtre en 1965 et demande sa réduction à l'état laïc en 1970 après des études supérieures à l'université de Lyon. Je le rencontre à son retour. Nous travaillons ensemble de 1973 à 1976.

En 1977 il entre en politique, à l'Union calédonienne et je ne suis sa progression qu'à travers les journaux. D'abord maire de Hienghène en 1977, il devient vice-président de l'Union calédonienne. Ses positions se radicalisent vers l'indépendance. En 1979 il est élu Conseiller territorial du Front indépendantiste puis vice-

président du Conseil de gouvernement jusqu'en 1984. En novembre 1984, il prend la tête du Front de libération kanak socialiste (FLNKS). En décembre deux de ses frères Loulou et Tarcisse sont parmi les dix Kanak assassinés dans l'embuscade de Hienghène. Malgré cela il demande la levée des barrages mis en place par les kanak.

Il participe à Paris aux Accords de Matignon organisés par Rocard en juin 1988, peu après le drame d'Ouvéa. Il est assassiné, ainsi que lewéné, par Djubeli Wéa à Ouvéa, qui leur reproche d'avoir signé des Accords censés retarder l'indépendance immédiate.

Son influence sur moi est importante. Il m'a fait découvrir la société kanak, à sa manière pas à pas, mais aussi les cultures non occidentales, non chrétiennes. Nous écrivons ensemble, après le Festival Mélanésie 2000, *Kanaké, mélanésien de Nouvelle-Calédonie* pour donner du sens aux photos prises au Festival. A côté du centre de formation, nous animons vingt séminaires d'introduction à la société



Jean-Marie Tjibaou à l'inauguration de la chefferie de Linderlique (Hiengene) en 1972.

kanak, d'abord une quinzaine avec les employés et cadres de la Société Le nickel, puis pour les formations d'infirmières et d'enseignants. A chacune de ces occasions je l'entends présenter sa société, là aussi à sa manière. Sans en dire plus qu'il ne faut il fait comprendre l'essentiel de la structure socio-mythique et son influence sur la construction de la personnalité mélanésienne. Je prolonge cette introduction anthropologique par une recherche sociologique de cinq ans pour la confronter à la société héritée de la colonisation, à laquelle se sont ajoutés Wallisiens et Futuniens, immigrés des îles du Pacifique ou d'Europe. Je soutiens ma thèse de doctorat de sciences sociales à l'École des hautes études en 1985, dont je dois l'intuition à Jean-Marie.

Une question générale pour conclure : est-ce que cette expérience très riche a changé ta vision du monde et de la société et comment ?

La vie en Calédonie a changé ma vision de la colonisation et, plus spécialement pour ce qui nous concerne ici de l'autorité,

en particulier dans l'éducation. En rentrant de Calédonie, j'ai d'abord dirigé pendant dix ans l'agence de communication des Scouts de France (média, éditions, relations publiques), puis en accompagnant des adultes qui voulaient reprendre des études supérieures et obtenir un diplôme universitaire (bac+4 puis master 2 Collège coopératif et Paris III). J'ai toujours gardé à l'esprit et dans ma pratique que chacun, chacune avait sa culture, ses représentations et que c'était à partir d'eux qu'il fallait avancer vers une compréhension plus profonde de la société. Cette expérience de vingt ans s'est poursuivie dans la formation d'animateurs d'ateliers de recherche-action collective désignés par les militants du Secours populaire, volontaires pour participer à un atelier.

LES SOLEXOS

Par Michel Seyrat

Il faut sauver Bufo Bufo!

Ils sont quatre garçons et trois filles. Ils se connaissent depuis longtemps, depuis le temps des scouts. Ça fait des années pleines de souvenirs. Ils avaient appris à se débrouiller, à s'organiser, à s'intéresser à ce qui se passait autour d'eux, et maintenant ils continuent à se retrouver de temps en temps autour d'un projet, d'une virée, d'une aventure. Dans la vie, ils sont comme tout le monde, études, boulot, fiestas, amours, galères et emmerdes, mais ils ont à peine passé vingt ans, croient en eux, et pour s'aérer les pores et les neurones, ils aiment cette habitude de partir ensemble marcher, dormir "à la belle", écouter le silence ou parler toute la nuit, c'est selon...

Ce qui aujourd'hui les unit comme les doigts de la main, ils le doivent à Kevin qui a la mécanique dans la peau, comme son père et son grand-



père. Il a fait toutes les études, stages, concours dans ce domaine, un expert ! Mais attention, Kevin est un mécano en gants blancs, un aristocrate du piston, un marquis du carburateur, pas le genre avec du cambouis sous les ongles, non, un horloger suisse des cylindres.

Or, le grand-père de Kevin, lui, est un collectionneur acharné de vieilles mécaniques, et dans sa collection figure une pièce qu'il chérit

particulièrement parce que sa fiancée l'utilisait au temps de leurs premières amours, quand elle portait une jolie jupe bouffante à carreaux et un caraco coquin à faire pâlir BB : un vélo SOLEX, le modèle 660 de 1957, une pièce à soigner comme une relique ! À peine marchait-il que déjà Kévin vouait une admiration béate au solex de Mamie. Kevin donnait l'impression de s'être toujours déplacé en Solex et peu à peu sa passion était passée aux copains. Il leur en avait trouvé de bons spécimens et les entretenait avec dévotion.

Aussi, quand Élodie, qui étudiait d'histoire de l'art, leur avait parlé avec passion des petites églises romanes de la région et de leurs fresques restaurées, ils avaient enfourché leurs montures et réalisé leur premier périple. Mais là, surprise, dans les rues désertes des villages endormis, quand ils arrivaient, en pétaradant quelque peu, les rideaux se soulevaient, les habitants mettaient le nez dehors, les plus âgés se rappelaient, les plus jeunes s'étonnaient et se moquaient, et très vite il leur fallait expliquer le modèle, la

puissance, la vitesse, le carburant et le taux de pollution (???)

L'équipe avait retrouvé ce jour-là une vieille loi humaine toujours à la mode : étonner pour exister ! surprendre pour faire parler ! se montrer pour démontrer !

À la fin de cette tournée des églises romanes, quand les derniers rayons du soleil faisaient chanter la nef austère et joyeuse de la chapelle de Sainte Foix, ils s'étaient promis de mettre cette découverte au service de causes utiles chaque fois qu'ils pourraient se réunir pour cela, et, pour unir leur projet, ils s'étaient baptisés sans hésiter :

LES SOLEXOS

Le grand-père de Pablo était arrivé dans ce village au moment de la guerre d'Espagne. C'était un républicain convaincu, comme toute sa famille. Il avait quitté son pays de justesse avant le triomphe des Franquistes. Soixante-quinze ans après, son petit-fils avait voulu honorer sa mémoire de militant en figurant sur une liste pour les élections

municipales du village qui l'avait accueilli en 1939. Il avait été élu bien qu'ayant quitté le village pour faire ses études. Il serait bientôt prof de SVT comme on dit, de sciences de la vie et de la terre, et tout ce qui vivait sur la terre, en dessous ou au dessus, dans les eaux ou dans les airs, le passionnait pour de bon.

Pablo, dans la bande des Solexos, c'était un peu le scientifique contemplatif, doux et délicat la plupart du temps. Mais quand quelqu'un ou quelque chose dégradait l'humain ou abîmait la nature, il était pris d'une rage froide qui le rendait intraitable.

Or, voilà qu'une organisation de protection de la nature avait signalé que, sur sa commune, plusieurs routes traversaient des zones de migration des crapauds qui quittaient leur zone d'hivernage en forêt pour regagner les étangs où ils se reproduisaient. Et chaque année, c'était des massacres de crapauds et autres batraciens, au point qu'on craignait que l'espèce ne soit menacée d'extinction dans la région.

Dans la commune dont il était conseiller municipal, c'était vraiment dur à accepter pour Pablo!

Il en avait donc parlé avec le maire, qui ne voyait pas bien ce qu'on pouvait faire, mais qui avait accepté qu'il s'informe et en parle au Conseil Municipal :

- Je te donnerai la parole dans les questions diverses, parce que, à l'ordre du jour, il y a des questions sérieuses qui vont faire débat, alors, si j'inscris tes crapauds, ils vont coasser comme des grenouilles...

Bonjour l'humour, mais bon, Pablo avait pris l'habitude et s'était retenu de protester. À lui de préparer son intervention de façon convaincante !

Professionnellement, il avait une idée assez claire du problème, mais il ne savait pas bien comment on cherchait à le résoudre, les batraciens n'étant guère visibles et peu aptes au dressage, excepté la célèbre grenouille dans son bocal dont un météorologue médiatique avait fait sa mascotte ! Mais parmi ses condisciples de la fac de sciences, il connaissait bien Jean Lapeyre qui coopérait

avec la Ligue de Protection des Oiseaux, justement pour s'occuper du problème des amphibiens.

- Je peux venir chez toi mardi soir, parce que, chez moi, en ce moment, il y a ma sœur avec ses deux gosses et ça bouge !

Pablo avait commandé sa meilleure pizza à Claudio, qui régalaient le quartier avec les recettes de son aïeul, et une bouteille de Lambrusco, pour accueillir Lapeyre, le remercier et avoir le temps d'un bon échange.

Il avait bien fait, car Lapeyre était un spécialiste et la question compliquée à résoudre.

- Les batraciens, comme les crapauds Bufo Bufo ou les grenouilles vertes, ont besoin d'humidité pour que leur peau respire bien, et ils sont très sensibles aux variations de température. Donc l'hiver, ils se terrent sous les feuilles pour se protéger du froid et développer leur matériel reproducteur. Au printemps, ils retournent vers leur point d'eau, pour s'accoupler et vivre l'été à la bonne température. Quand une

route se trouve entre leur lieu d'hivernage et leur marre, ils la traversent inévitablement, et sont écrasés en quantité si la circulation est importante. Beaucoup de naturalistes s'en préoccupent et ont dressé des listes de lieux dangereux pour ces batraciens. Ta commune a dû être repérée comme ça.

- Et qu'est-ce que je peux proposer comme action au conseil municipal, sans doute assez peu sensible au sort des crapauds, si j'en juge par les propos du maire qui veut "éviter les coassements" ?

- S'il y a une majorité d'hommes au conseil, il a raison, car ce sont les mâles qui coassent, les femelles n'ont pas ce qu'il faut pour ça ! Alors que faire ? Dans certains coins peu fréquentés, des militants ont obtenu que les routes soient surveillées, voire coupées, pendant la période la plus dense des migrations. Ça demande du monde sur place, beaucoup d'information, et une population qui accepte les désagréments.

- Il faut que je repère les points signalés par l'organisme

qui nous a alerté et voir de quelles routes il s'agit.

- Évidemment, ça ne peut être que des coupures brèves et sur des routes peu fréquentées. Et puis il faut des autorisations officielles, avertir la gendarmerie, et coetera.

- Ouais, bon, c'est du boulot !

- Après, si ça marche, il y a des solutions qui demandent quelques travaux. Par exemple, quand on a repéré les lieux de migrations, on met tout le long de la route des filets qui empêchent les amphibiens de traverser et de loin en loin, le long de cette barrière, des seaux enterrés : les crapauds longent les filets et tombent dans les seaux dont ils ne peuvent ressortir. Et tous les jours, une bonne âme, prend les seaux, et les renverse de l'autre côté de la route, permettant aux batraciens d'aller batifoler dans leur piscine préférée !

- Pouh ! quel cirque ! Je me vois raconter ça au conseil ! et trouver des ramasseurs de grenouilles.

- Attends, il y a mieux, mais plus cher : le crapauduc !

- Ah, oui, je connais, les passages souterrains pour amphibiens !

- Exact ! Certains Conseils Départementaux en ont financé, mais les travaux peuvent être importants, pour canaliser les petits vertébrés vers un passage sous la route. Il y faut pas mal d'euros ! Mais toutes sortes de petits animaux en profitent, comme les hérissons qui sont aussi aventureux au printemps.

Jean Lapeyre, jamais avare d'informations, donna à Pablo des adresses, des sites à consulter, des noms de spécialistes du département et la soirée continua entre deux vieux étudiants bientôt sortis de l'université.

Mais le conseil municipal approchait, il fallait que Pablo s'active pour réunir des documents probants, des solutions éprouvées, préciser des budgets et des financements, souligner le bénéfice politique autant qu'écologique et mettre tout ça sur une clé USB pour brancher sur le projecteur de la salle du

conseil. Il savait que les projections font sérieux, mais il savait aussi que, en fin de conseil, faire le noir dans la salle et fixer les regards sur l'écran, présente de sérieux risque d'assoupissement des élus réunis après une journée de travail ! Il avait parfois remarqué que certains savaient en profiter...

- Messieurs, dans les questions diverses, j'ai demandé à notre collègue Pablo Sanchez, d'étudier la réponse que nous pourrions faire au rapport du Conseil Départemental qui souligne que, dans notre commune entre autres, sur certaines portions de route se produisent des massacres d'amphibiens, crapauds, grenouilles et autres batraciens.

Sans leur laisser le temps de bavarder ou penser à autre chose, Pablo attaque bille en tête avec quelques chiffres chocs, quelques images rudes, des plans des lieux incriminés, puis il propose que pour cette année, le conseil autorise certaines coupures de routes la nuit, aux moments clés qu'un spécialiste viendrait déterminer.

- Je connais des naturalistes spécialisés qui seraient ravis de contribuer à ces sauvetages et j'ai d'ores et déjà une petite équipe de volontaires qui seraient disposés à renforcer l'action de nos concitoyens.

Heureusement on était en fin de conseil, finalement le maire avait bien joué en faveur de Pablo, parce que sinon, comme elle avait commencé, la discussion aurait pu durer assez longtemps pour que le projet finisse par être rejeté. Entre celui qui passait là tous les soirs pour rentrer chez lui, et qui avait quatre voitures dans la famille, celle que les cris nocturnes des batraciens finissaient par exaspérer, ceux qui trouvaient que "les écolos, ça commençait à bien faire" et ceux qui disaient qu'on ferait mieux de s'occuper des citoyens que des grenouilles qui ne servent à rien, c'était mal parti ! Et Pablo commençait à s'énerver en voulant répondre à chacun. Alors, le maire, qui connaissait son monde, depuis le temps qu'il était là et son père avant lui, prit la parole un peu fort :

- Je propose au conseil que notre adjoint chargé de la

voirie, Émile Astruc, voit la question avec Pablo Sanchez et s'il n'y a pas d'autre question, je lève la séance !

Ce qui fut fait !

En sortant l'adjoint avait glissé dans l'oreille de Pablo : "Faut qu'on se voie, mais ça va être dur ! Téléphone-moi."

Tandis qu'il retournait chez ses parents pour la nuit, deux conseillers arrêtent Pablo avec toute l'agressivité qu'ils avaient contenue pendant le conseil :

- On n'est pas du tout d'accord avec ton truc, on compte le moindre centime dans la commune, alors ton bazar à grenouilles, tu peux te brosser pour qu'on le finance.

- Tous ces trucs de défense des espèces naturelles, ça fait que des conneries : les loups reviennent dans les alpages, les sangliers ravagent les maïs, le renard a raflé deux poulets à ma mère et il a fallu mettre des filets sur le poulailler à cause des rapaces qui reviennent...

- Tu dis que tu connais des jeunes qui viendront aider au sauvetage des crapauds,

encore de tes étudiants branleurs, mais si on n'est pas d'accord, nous aussi on peut mobiliser des jeunes qui ont l'habitude de crapahuter dans les broussailles et qui seront là au bon moment.

- Attendez, les gars, prenez pas les choses comme ça...

Mais avant que Pablo ait fini sa phrase, les conseillers étaient montés dans leur voiture et démarraient en faisant crier les pneus...

Pablo ne s'attendait pas à des embrassades enthousiastes, mais ces dernières réactions l'inquiètent, parce qu'il sait que les gars qui l'ont apostrophé pourraient mettre leurs menaces en œuvre, même si le reste du conseil municipal est sans doute moins violent. Mais il ne peut pas reculer, et du reste ne le veut absolument pas. Il va falloir agir avec en plus l'hostilité d'une partie des habitants, mais c'est le moment de commencer à réaliser concrètement les premières actions.

Pablo n'en est plus aux études théoriques, il s'est engagé à agir et le printemps sera vite là ! Aussi, dans une de leur dernière virée, il en appelle au Solexos. Après avoir

expliqué l'enjeu, il demande leur aide.

- J'ai travaillé avec l'adjoint, mon collègue Lapeyre et le groupe de chercheurs, pour choisir les emplacements à sécuriser en premier. Un jeune naturaliste va venir en fin d'hiver pour sélectionner vraiment deux ou trois endroits où il faudra couper la route pendant la nuit. Mais maintenant, il serait utile de sensibiliser les habitants. Quand j'en parle, soit on me prend pour un doux dingue, soit on est plus violent en gros parce que "la nature, elle est bien assez forte, elle a pas besoin de nous pour se protéger." Là-dessus nous pourrions, en tant que Solexos, faire un bon exercice de "communication de crise" au marché cantonal du samedi matin. La LPO fera des tracts, elle a des panneaux explicatifs, mais il faudra toucher le plus de monde possible, parler aussi aux enfants, j'ai préparé des docs pour les instits de l'école. Le risque, c'est surtout l'agressivité, mais aussi le refus passif. Par exemple, la seule famille qui a bien voulu héberger Thibaut, le naturaliste de la LPO, est loin des lieux envisagés, tous les autres se sont défilé, résultat, il va devoir se taper des kilomètres pour réaliser ses observations.

- T'inquiète, dit Kévin, on va lui préparer un solex couleur grenouille verte, avec deux gros yeux, ce sera terrible !

- Et pour les gardes de nuit, vous serez aussi d'accord ?

- Mais oui, dès qu'on aura des dates, on fera des tours de rôles et on mobilisera du monde.

- Alors, je compte sur vous ? Je parle de vous au conseil ?

- Oui, répète Ludovic, SOLEXOS te dit oui...

- Céfouskomboss reprend en chœur toute l'équipe.

Dans cette commune, le marché du samedi c'est un vrai super marché au sens propre, bien sûr il y a les navets, carottes, salades, bio évidemment, mais aussi le boudin au mètre, les brioches dorées et les pains de deux livres, les petits éleveurs de chèvres et les gros fromagers, les matelas "à mémoire de forme" (?) et les cravates tricotées... Le parking est plein à craquer, on se bouscule dans les allées, on se cause au milieu de la foule, ça s'embouteille chez le traiteur qui vend des andouillettes au vin blanc à la pelle...

Julie, consciencieuse, était venue reconnaître les lieux pour préparer la démonstration de Solexos... Pas

facile ! Tout le village est piétonnier le jour du marché ! Mais elle avait obtenu une autorisation spéciale de circuler pour les solex, sur la rue qui va du marché au parking, de 11 heures à midi, parce que, poussé par ses deux petites filles qui l'avaient convaincu, M. le Maire soutenait la cause des crapauds !

- En faisant quelques figures, des allers et retours, on devrait toucher pas mal de monde. Je vous ai fait un croquis et j'ai préparé avec Kevin des "déguisements" possibles pour les solex. Vous ferez ce que vous pourrez, mais plus ça se voit, mieux ça vaut.

Et, pour se voir, ça c'est vu ! Ludovic avait installé sur le porte-bagages une superbe grenouille en peluche d'un vert éclatant. Kevin avait dégotté et accroché une mini remorque spécialement conçue pour les solex. Pablo avait installé sur le porte-bagages deux photos agrandies des passages à crapauds. Anna avait une robe verte et un masque de grenouille de carnaval, Julie faisait entendre des coassements, Élodie avait trouvé la reproduction d'un tableau d'un peintre du XVIII° où deux grenouilles semblaient converser, enfin Samia portait un t-shirt avec l'illustration de Benjamin Rabier pour la fable de

La Fontaine : La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf... Julie était aux anges : Voilà de la com, disait-elle.

La rue qui va de la place du marché au parking est assez longue, pleine de monde, le va et vient est dans les deux sens, les Solexos zigzaguent entre les gens, donnent un dessin aux gamins, un tract aux adultes, s'arrêtent avec qui veut causer pour soutenir ou protester... Kevin propose aux dames les plus chargées de transporter leurs sacs jusqu'à leur auto grâce à sa remorque, ce qui a beaucoup de succès : "Ah! Des comme ça, j'en avais jamais vu", déclare un vieux monsieur qui avait été solexiste dans son jeune temps...

Bref, "ça communique", avec force coup de pédales et ronronnements de moteurs alimentés par le mélange de formule exceptionnelle concocté par Kevin qui se flatte de faire mieux que la Solexine d'autrefois ! Fallait tout de même pas asphyxier les passants !

Il faudra attendre des remontées plus nombreuses, mais, globalement, les Solexos sont contents, on ne les a pas agressés violemment, l'accueil a été bon enfant, même s'il leur semble que les gens sont assez indifférents au

sort des crapauds et autres batraciens !

On veut bien protéger la nature, diminuer le réchauffement climatique, préserver les espèces, et tout et tout, mais on veut surtout que les autres le fassent !

"Ça y-est, "ils" commencent", écrit Thibaut à tous les numéros de SMS prévus pour faire le guet sur les routes traversées par les batraciens locaux ! La mobilisation générale va se mettre en branle. Thibaut avait découvert, lui aussi, le solex avec délectation, il allait, il venait, on le croisait ici, on le voyait là-bas, au crépuscule comme au petit matin. Et on ne pouvait pas le rater car son engin, préparé par Kevin, était exceptionnel : la silhouette de la machine était soulignée par un trait fluorescent large et vert pale, scintillant à la moindre lueur, sur le porte bagage siégeait la déjà célèbre peluche de grenouille d'un vert éclatant et la sonnette accrochée au guidon émettait un sorte de coassement très significatif. Bref Thibaut était connu, repéré et prenait ses observations très au sérieux.

Donc, on y était, les batraciens bougeaient, les crapauds avaient des envies d'amour, la fabrique à têtards se mettait en marche et

cela commençait sur la départementale 122, entre le kilomètre 21 et le pont de Castel, quand la nuit s'était épaissie et que le vent n'était pas trop frais ! C'est que Dame Nature consacre beaucoup de soin et d'imagination pour la reproduction de toutes espèces et plantes !

Thibaut avait réuni les volontaires quelques soirs plus tôt, pour leur expliquer la reproduction chez les amphibiens mais, sauf que le mâle capture la femelle en l'enserrant dans ses bras, ce qui était compréhensible par tout le monde, on n'avait pas retenu beaucoup de détails.

Dès la réception du message, Pablo avait lancé le plan précisément élaboré et mûri : maire, gendarmerie, groupe des volontaires et Solexos.

Le maire datait et signait l'arrêté, les gendarmes coupaient la route puis passaient la main aux volontaires, qui apportaient le matériel pour tenir la nuit et protéger cette étrange transhumance ! Les Solexos, en deux groupes, avaient mission de patrouiller de chaque côté, un peu avant la coupure, pour expliquer aux automobilistes le pourquoi et le comment de l'opération. Ça n'était pas le plus facile. Quant à Thibaut, il s'était réservé la tâche

pénible de faire passer, avec le moins d'écrasés possible, les autos récalcitrantes ou prioritaires.

La soirée était douce, les chants des batraciens envahissaient l'atmosphère, l'odeur des bois était remuée par le printemps naissant, les yeux qui s'habituait à la nuit voyaient de plus en plus de nuances, de silhouettes, d'ombres. On était bien. On faisait quelque chose d'un peu fou et d'utile. Celles et ceux qui étaient là ressentait, sans oser le dire tout haut, une fraternité humaine et une communion avec la nature qui, au fond d'eux-mêmes, les reconfortaient. Oh, bien sûr, c'était du genre goutte d'eau dans l'océan, ils savaient que cela ne changerait pas le monde, mais ils étaient tout de même fiers d'être là, de faire ce qu'ils faisaient, même si crapauds, grenouilles ou salamandres n'avaient jusque-là guère compté dans leurs vies. Fiers et heureux aussi, parce que, d'être ensemble dans la nuit vibrante, apportait un sentiment de plénitude.

Samia, qui avait fait des colos dans sa prime jeunesse, avait distribué aux participants le célèbre Chant des crapauds, qui ce soir disait bien les choses :

"La nuit est limpide

L'étang est sans ride

Dans le ciel splendide

Luit le croissant d'or."

Et le dispositif fonctionnait ! On entrevoyait ou entendait faiblement les déplacements des petites bêtes, les autos étaient rares, et généralement acceptaient d'attendre que Thibaut ait dressé un épais filet le long de la route, pour passer... Bref, ça marchait !

Et il en fut de même quelques jours plus tard à un autre endroit, puis à un autre encore, et même à un site imprévu pour éviter un massacre non annoncé... L'entreprise de sauvetage battait son plein ; de routes en chemins, Thibaut épuisait son solex fluorescent.

En suivant les événements, des habitants découvraient des lieux inconnus, des étangs perdus, des chemins oubliés. "On ne pensait pas qu'il y avait partout une telle vie sauvage" disaient certains, prenant conscience de ce grouillement vital qui anime la terre et survit aux attaques depuis la nuit des temps. M. le Maire était venu sur le terrain et avait constaté combien ces actions étaient à la

fois utiles et efficaces, ce qui avait réjoui Pablo, soucieux de faire aboutir plus tard des actions plus durables et qui demanderaient des financements délicats !

On peut dire qu'une sorte de confraternité des crapauds s'était constituée, et c'était réconfortant. L'habitude de petits-déjeuners copieux chez l'un ou l'autre, tantôt plutôt saucisson et rillettes, tantôt plutôt croissants et pains au chocolat, recréait les relations d'autrefois, quand les habitants partageaient les tâches communes.

On pensait que cette nouvelle nuit sur la route départementale entre les Ferres et Maisonneuve serait la dernière de la saison, les amphibiens chéris ayant à peu près tous retrouvé leurs quartiers d'été. Avec l'habitude, on était détendu, on plaisantait, quand une bande un peu pompette et très agressive a déboulé du bois sur la route et sauté avec rage sur les quelques jeunes crapauds encore hésitants à franchir le pas.

Ceux qui les connaissaient se sont interposé :

- Arrêtez vos conneries, qu'est-ce qui vous prend, on fait rien de mal...

- Les écolos, vous faites chier, vous vous mêlez de tout, vous voulez tout régler à votre façon...

- Attends, là, on s'occupe de grenouilles, ça te dérange pas, les grenouilles tu t'en fous...

- Et comment que je m'en fous, mais on sait bien que vous voulez tout changer dans notre village...

Le ton monte, il faut éviter la bagarre qui s'annonce, mais ceux qui s'interposent se font bousculer. Thibaut, qui avait senti ces derniers temps que la tension devenait vive, se décide vite à appeler les gendarmes, il n'aime pas ça, mais il voit bien que ça peut durer et mal tourner, parce que les volontaires aussi sont fatigués et énervés. Lui, il a l'avantage de ne pas être du village et de s'en ficher qu'on le traite de balance !

Et les gendarmes ont compris qu'il valait mieux faire vite. Leur arrivée calme les gens et les débats. On se retrouve un peu penauds. Thibaut demande alors, avec un air naïf très travaillé :

- Et si on buvait un coup de jus de crapaud pour se réchauffer ?

Le jus de crapaud avait fait son apparition quelques jours plus tôt, grâce au père Antoine, comme on l'appelait. Cet homme savait l'art de concocter des liqueurs à partir

de sa gnole personnelle et clandestine et avait élaboré ce tord-boyaux avec générosité pour le proposer aux volontaires qui l'avaient ainsi baptisé !

Faisant semblant de croire cette boisson parfaitement licite, les gendarmes eux-mêmes en eurent un fond de verre en carton et chacun de faire cul sec, histoire de signer la paix. Franchement, le "jus de crapaud", à l'aube, ça réchauffe !

Mais, c'est sûr, il était temps que vienne l'été !

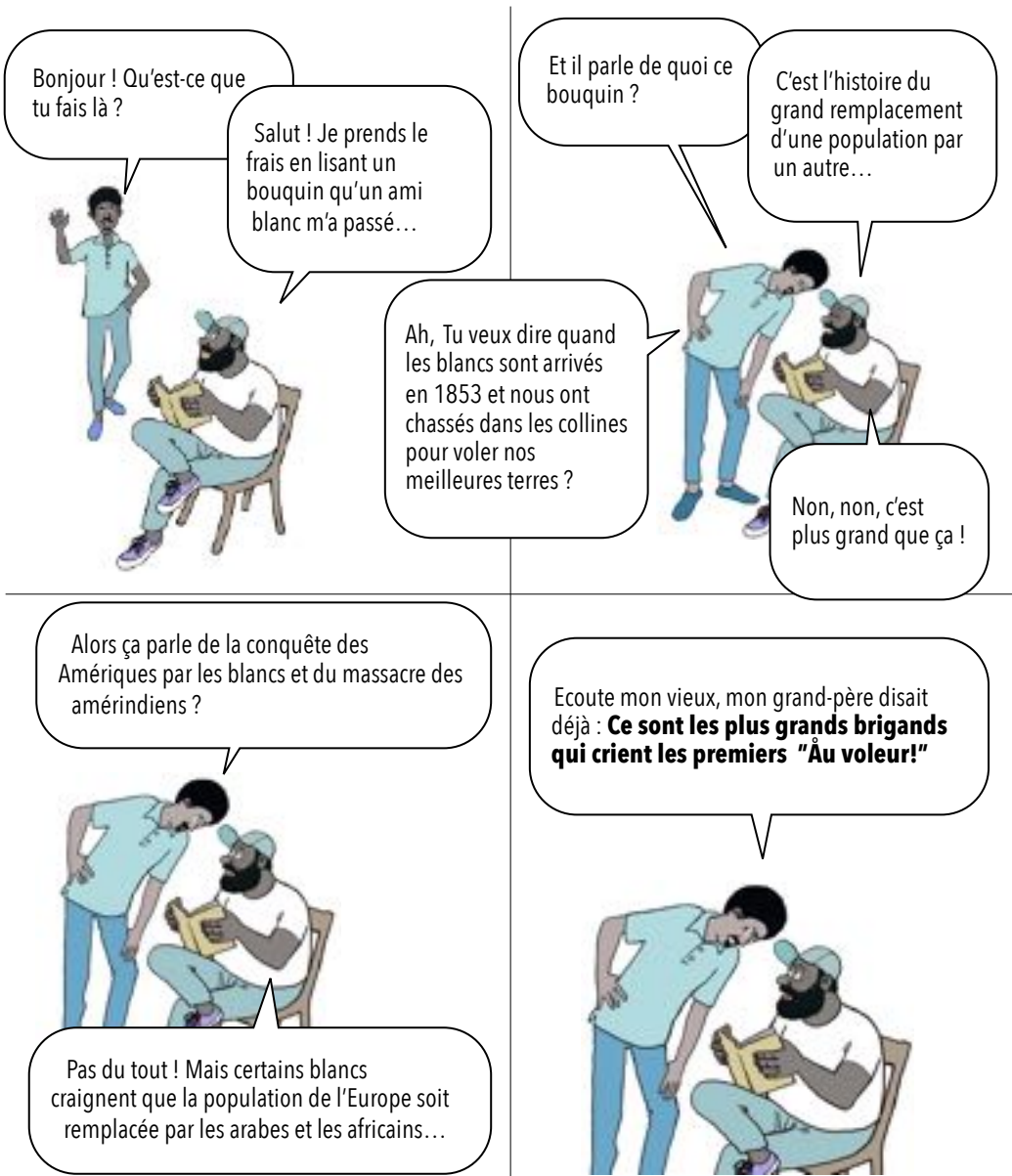
Maintenant le pli est pris, les habitants du canton s'intéressent aux amphibiens, même si la dame que leur "chant" exaspère s'en désole encore. La majorité du conseil municipal en est convaincue et soutient l'action de Pablo pour mieux les protéger. Les Solexos se sont engagés, organisés et bien amusés, même que Samia et Thibaut se retrouvent souvent... Le Jus de Crapaud du père Antoine n'a pas séduit de nouveaux buveurs... pour l'avalier, faut l'ambiance! Mais l'action continue auprès des pouvoirs publics...

Un peu comme des motards en opération officielle, les Solexos sont là, engins rutilants bien rangés, aux côtés de Monsieur le

Maire et de son conseil, pour attendre la venue de Madame la Députée et de Monsieur le Conseiller Départemental. Aujourd'hui, ils viennent annoncer la décision de créer le crapauduc de la Crapaudière qui permettra à cet étang de continuer à justifier son nom en gardant sa faune car, depuis des siècles, il héberge tout un peuple de joyeux batraciens qui risque la disparition sous le poids des lourdes bagnoles humaines.

A COUPS DE CRAYON

LE GRAND REMPLACEMENT*



*Le « **grand remplacement** » est une théorie, raciste et xénophobe selon laquelle il existerait un processus délibéré de substitution de la population française et européenne par une population non européenne, originaire en premier lieu d'Afrique noire et du Maghreb. Ce changement de population impliquerait un changement de civilisation et ce processus serait soutenu par l'élite politique, intellectuelle et médiatique européenne, par idéologie ou par intérêt économique. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand_replacement)

EN VENTE DANS LA LIBRAIRIE

<https://approchescooperatives.com>



Impliquer les jeunes dans le développement de la communauté

Un livre de 90 pages qui explique à des animateurs de jeunesse comment aider des jeunes, en particulier à partir de la cartographie participative, à analyser les ressources et les besoins de leur communauté pour développer un projet d'intervention sociale destinée à améliorer les conditions de vie et les relations entre les gens. Les différents chapitres couvrent tous les éléments de la stratégie des projets de développement : la conception du projet, l'analyse des parties prenantes, les objectifs et les indicateurs, le plan d'action et le budget, la recherche de fonds, la mise en oeuvre et l'évaluation. Seulement 8,00 €.



Lutter contre la pauvreté par la création de micro entreprises

Un livre de 278 pages proposant une approche pédagogique, 17 modules de formation active et coopérative, une méthode d'évaluation et de suivi pour aider des jeunes en situation de précarité à créer une micro entreprise pour subvenir à leurs besoins. Tous les éléments de la création d'une entreprise sont couverts : la raison d'être d'une entreprise, le produit ou le service proposé, l'analyse de marché, les clients, comment les attirer et les fidéliser, les investissements et les coûts de fonctionnement, la comptabilité, le business plan, la résolution de problème, la gestion des risques, etc.. Seulement 12,00 €.